

Soif de Liberté

Ce rêve de prendre le large. Quitter le port et tout laisser derrière, pour renaître libre. Rompre les chaînes de ce destin d'aliéné. Un luxe que Mohamed avait décidé de s'offrir depuis qu'on lui avait annoncé la nouvelle. Il avait gagné un séjour dans une résidence de vacances haut de gamme, tout frais payé, soi-disant. On s'occuperait bien de lui, il pourrait se reposer, participer à tout un tas d'activités génialissimes, et même recevoir des invités. Formidable.

« Ça alors, vous êtes un vrai chanceux. »

Dans son petit cabinet sombre et poussiéreux, Docteur Carlu trépidait sur sa chaise. Son rire forcé et les gouttes de sueur qui coulaient le long de ses tempes révélaient son malaise. Il aspirait bruyamment sa salive à la fin de chacune de ses phrases, ce qui avait le don de rendre Mohamed nerveux.

Son médecin se prenait pour la Française des Jeux. Mohamed se demandait lequel des deux souffrait vraiment de distorsions cognitives. Il n'était pas dupe. Il savait faire la différence entre un hôpital psychiatrique et une thalasso.

S'il jouait le personnage de l'heureux gagnant, il savait qu'il n'irait pas se faire torturer par des clones en blouse blanche. Il avait une bien meilleure idée. Fuir. Larguer les amarres et commencer à profiter de son existence.

« Partir en mer pour être libre ? C'est ça ton idée ? » Joao souriait en hochant la tête sans le regarder, bien trop occupé à tailler sa vigne.

Avec son allure de paysan provençal, Joao alias Jojo se fondait dans la masse. Il était pourtant originaire de Péniche, un des plus grands ports de pêche du Portugal. Dans sa famille, ils étaient pêcheurs de père en fils.

Lui, avait contourné son destin en venant s'installer en Provence pour travailler la terre. S'il gardait les raisons de son exil secrètes, il aimait raconter, la langue déliée, ses aventures en mer qui avaient toujours fasciné Mohamed.

Jojo se rendait de temps en temps au Portugal quand sa destinée de pêcheur au long cours le rattrapait. La pêche, chez les Portugais ça coule dans les veines.

Les deux hommes étaient devenu de bons amis. Ce jour-là, Mohamed n'était pas venu pour lui filer un coup de main. Il devait changer son destin. S'il y avait bien une personne qui pouvait le comprendre, c'était ce vieux marin déguisé en agriculteur.

Mohamed pensait pourtant avoir pris perpette en termes de boulots de merde. À vivre la nuit et dormir le jour, sa vie lui filait littéralement entre les doigts.

Ses mômes, il ne les voyait pas, mais ils ne manquaient de rien. Sauf de la présence d'un père, peut-être. Sa femme le lui répétait souvent. Cette même femme lui tournait le dos quand il se glissait sous la couette. Cela faisait longtemps qu'entre eux, la tendresse était devenue une maladresse, pour ne pas dire une maladie, une anomalie.

Mohamed ne savait même plus s'il était encore le bienvenu dans son lit. La vie lui donnait l'impression qu'il avait fait quelque chose de travers. Et pourtant. Il y eut de l'amour et des promesses sincères, certes, mais les années en ont fait des mensonges.

Chez lui, il était un courant d'air. Encore un problème sans solution. Il devrait continuer d'être absent tant que l'argent ne tomberait pas du ciel. Pour réussir à boucler les fin de mois, tous les moyens étaient considérés.

Travail de nuit, maçonnerie, agriculture, plans au black, petites magouilles... Surtout les petites magouilles.

Sa femme n'avait pas épousé Pablo Escobar et ça, ils le savaient tous les deux très bien. Mohammed n'était pas un bandit de grand chemin. Cela aussi, elle le lui répétait souvent. Il n'irait jamais loin. Du moins, c'est ce qu'il lui laissait croire. S'il n'avait pas excellé dans l'art du cambriolage, c'était plutôt lui qui s'était fait voler sa vie en courant après l'argent. Mais les choses allaient changer. Peu importe la longueur des sentiers sur lesquels il avait égaré sa pauvre condition d'être humain jusque-là, puisque maintenant il prenait les devants.

Joao lui, n'avait ni femme, ni enfant, ou pas de manière officielle... Cause et conséquence de sa vie de marin. Il devait prochainement quitter les vignes dans lesquelles il était si tranquille pour aller convoier un bateau de pêche du Portugal au Brésil. Il savait que la soif soudaine d'aventures de son ami était dénuée de tout sens des réalités. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il mettrait les pieds. Cela allait être un long périple, pas une balade de santé. Lui devait réfléchir. Un novice à bord, c'est une charge de travail supplémentaire. Et si les choses venaient à mal tourner, il devait pouvoir compter sur son binôme et non pas avoir à l'assumer.

« Tu dois être sérieusement dans la merde pour vouloir troquer l'odeur des champs de lavande pour celle du fioul et du poisson mort, le chant des cigales pour le rugissement du moteur incessant, la chaleur du soleil qui caresse la peau pour le froid, l'humidité et les vagues qui vont te glacer les os ! »

Les tentatives de découragement de Joao étaient vaines. Mohamed était déterminé. Il devait s'échapper pour être libre.

Personne ne viendrait faire une tentative d'arrestation en plein milieu de l'océan. Il était décidé à tourner le dos à la routine. Célébrer l'aventure. Redonner du sens à son existence. Il n'avait plus rien à perdre et tout à gagner.

« Bon, c'est d'accord. Mais si tu déconnes, je te jette par-dessus bord ! » C'est dans un éclat de rire que les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Partir en mer pour te soigner? C'est ça ton idée ? » Sa femme souriait en hochant la tête sans le regarder, les yeux baignés de larmes. Elle faisait semblant de ne pas comprendre. Mais elle comprenait très bien. Il le savait. Mohammed n'avait pas d'autre choix. Comment pouvoir se faire soigner lorsqu'on est enfermé chez les cinglés ? Il n'était pas fou. L'air marin serait son médicament. Il devait penser à lui. Disparaître, se faire oublier. Il reviendrait.

C'est après une dernière nuit d'amour, comme il n'y en avait pas eu depuis des décennies, qu'il rejoignit Jojo direction l'aventure, pensif. Partir de son foyer terni par la lassitude était donc la clef pour raviver la flamme ? Les êtres humains sont sacrément tordus.

Péniche. En fumant sa dernière cigarette sur le quai, Mohamed observait le va et vient des bateaux de pêche. Une vieille odeur de poisson, de fumée et de poubelles embaumait l'atmosphère. Des nuées d'oiseaux volaient derrière les bateaux rentrant les cales pleines, et leurs piaillements résonnaient dans tout le port. Il se remémorait cette dernière semaine passée à terre avant de prendre la mer.

Ils avaient préparé le bateau, aidés de toute une fourmilière, colonie de connaissances familières de Joao.

Chaque jour il avait rencontré des visages nouveaux. Faire le plein de vivres, d'eau, de gasoil, de clopes... Les vidanges et tests du moteur, la vérification du matériel de sécurité, les outils, la pharmacie... Tout était obsolète. Du matériel rudimentaire, autant dire qu'il ne valait mieux pas que quelque chose de grave se produise.

Les deux acolytes bossaient sur le bateau la journée, écumaient les bars de la ville la nuit. Ils étaient maintenant prêts. Mohamed avait pris goût à ce rythme et partir n'était plus tant une priorité pour lui. Elle était déjà là l'aventure.

Il écrasait sa cigarette sans grande conviction et rejoignit Jojo, qui était sur le point d'aller faire un dernier adieu au bar.

La prochaine fois qu'il remettrait le pied à terre, il aurait vécu ce que peu d'hommes connaissent. La vie au milieu des éléments. C'est à la tombée de la nuit qu'ils larguèrent les amarres direction le Brésil.

Au lever du soleil, Jojo commença la formation de son équipier. Démonstration de manœuvres du bateau, familiarisation avec l'utilisation des instruments du bord. La radio permettait de communiquer avec les bateaux alentours et de lancer des appels de détresse. Le GPS, de connaître sa position exacte et de se diriger. L'autopilote, de faire avancer le bateau seul sans avoir besoin de le conduire. Le radar, d'éviter tout risque de collision.

Mohamed était ébahi par la facilité avec laquelle son partenaire maîtrisait tous ces éléments pendant que lui, tentait tant bien que mal de gérer son mal de mer naissant.

Ils étaient organisés de telle manière que lorsque l'un dormait, l'autre était de veille.

Mohamed se rappellerait toute sa vie de sa première nuit, seul, éveillé aux commandes du bateau. Sentiment de plénitude. La mer était belle, les vagues, plus impressionnantes au large qu'à la côte étaient bien formées.

La vieille carcasse en acier, relativement stable et sécurisante rugissait. Jojo n'avait pas menti sur le vacarme du moteur, ni sur l'odeur du fioul et du poisson mort.

Après les premières vingt-quatre heures de navigation, la côte, l'archipel des Berlengas et celui des Farilhoes au large de Péniche avaient totalement disparu. La nuit à l'horizon. Seules quelques lumières indiquaient la présence de bateaux qui péchaient au large ou de cargos naviguant en direction des chenaux commerciaux. Le ciel était parsemé d'étoiles comme aucun terrien ne l'avait jamais vu, loin de toute lumière avoisinante.

Les premiers jours de son périple, Mohamed naviguait en pleine idylle. Il s'extasiait devant le spectacle des levers et couchers de soleil irréels, bercé par la tranquillité du large, le Brésil pour destination. Le Paradis.

Mais l'émerveillement ne dure qu'un temps.

Un soir, alors que les conditions météorologiques se dégradèrent, le bateau qui surfait sur les vagues changea brutalement de cap. Jojo qui dormait, sentit la perte de contrôle soudaine de l'embarcation et fit irruption au poste de pilotage. Le gouvernail ne répondait plus.

La carcasse en acier autrefois fidèle était maintenant devenue incontrôlable, prise dans une mer croisée. Elle gîtait fortement d'un côté, puis de l'autre, entraînant son équipage désorienté dans sa danse.

Il ne fallut pas longtemps pour que le mal de mer ne s'empare de Mohamed. À bout de forces, le visage verdoyant, il disparut dans sa cabine, laissant Joao seul face à ce tumulte.

Collé au fond de sa bannette, il lui était impossible de faire le moindre mouvement. Les vagues s'éclataient contre la coque du bateau dans un vrombissement effroyable. Joao criait, le vent sifflait, les alarmes sonnaient, les portes claquaient, un véritable vacarme.

Au petit matin, après une longue nuit de lutte, l'haleine d'un rat mort et la barre au crâne, il arpentait le bateau à la recherche de Jojo, constatant l'ampleur des dégâts. Il y avait eu de la casse. Un véritable champ de bataille. La mer s'était calmée, mais le bateau était toujours à l'arrêt. Jojo, les cernes creusées, n'avait visiblement pas dormi.

« Alors ? »

« Alors on est dans la merde. »

Non seulement le problème demeurerait mais il y en avait d'autres. Plus de radio, plus de radar, plus de données. Autrement dit, plus de contacts avec l'extérieur. À seulement quelques jours des côtes brésiliennes.

Pour des raisons que Mohamed ignorait, Jojo ne voulait pas déclencher la balise de détresse. Équipement de sécurité indispensable, elle permettrait d'alerter les secours en communiquant la position du bateau via le satellite. La seule véritable option pour se sortir d'affaire.

Mohamed ne savait plus s'il fallait s'inquiéter ou non. Quelle était la gravité de la situation ? Est-ce que Jojo avait complètement péché les plombs ? Pourquoi ne fallait-il pas utiliser cette balise ? Mohamed avait choisi de partir explorer ce monde poussé par sa soif de liberté. Le voilà maintenant impuissant, seul face à son incompetence. Il espérait que Joao trouve la solution pour faire avancer le bateau. Ce dernier ne semblait même plus la chercher, cette solution.

Allaient-ils rester là sans rien faire ? Combien de temps ce cauchemar allait-il durer ? Joao se murait dans le silence. S'il aimait bavarder sous le soleil Provençal, ici il ne comptait pas se laisser emmerder par la moindre question. Personne à qui parler. Mohamed voyait que son ami commençait à s'agacer de sa présence. C'était un solitaire, habitué à mener sa barque seul, et à deux et sur ce bateau de neuf mètres, difficile d'échapper à la compagnie.

Subir la lenteur du temps qui passe. La redondance des journées passées à la dérive était une vraie torture. Joao et Mohamed maintenaient leur routine comme si de rien était. Manger, dormir, être de veille, se dégourdir les jambes, manger, dormir... Toujours rien à l'horizon. Le manque de confort, de sommeil, la crasse, la promiscuité, étaient devenu leur quotidien. Les incertitudes et l'insécurité les rongeaient. Leurs provisions diminuaient, tout comme le respect mutuel qu'ils se vouaient.

Mohamed pensait aux siens. Il avait promis à sa famille qu'il reviendrait. Pas qu'il finirait sa vie perdu en mer. Il ne serait pas le premier à « disparaître » bêtement dans cet océan de larmes. Encore des paroles en l'air. Le voilà maintenant coincé ici, sans échappatoire.

Chaque jour qui passait renforçait son sentiment d'avoir tout gâché. Est-ce qu'il aurait eu une chance de raviver la flamme ? Il était absent depuis bien trop longtemps déjà. Elle avait sûrement trouvé un remplaçant. Cette idée le hantait. La vie à terre continuait avec ou sans lui. Et ça, tous les marins le savent bien.

Mais qu'est-ce que Joao pouvait bien comprendre à cela ?!

Joao était dans le déni le plus total. Être coincé sur un bateau à la dérive ne semblait plus le concerner. Comme s'il n'était plus là déjà. Mohamed avait deux hypothèses : soit pour des raisons mystérieuses il ne voulait pas qu'on les trouve, soit il commençait à perdre sérieusement les pédales. Mohamed estimait qu'il lui devait des explications mais Jojo n'était pas de cet avis.

Pourquoi ne pouvaient ils pas déclencher cette foutue balise ?

Cette foutue balise, Joao l'avait accrochée à sa ceinture depuis que Mohamed commençait à franchement s'agacer. Il la gardait bien précieusement et s'il pensait que cela dissuaderait Mohamed de s'en emparer, il se mettait le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Bien au contraire. Elle était devenue son obsession.

« Plutôt mourir en mer que déclencher cette balise ? C'est ça ton idée ? »

Mohamed souriait en hochant la tête. Il était à bout de nerfs.

« On se croirai en prison ! »

« Mohamed... C'est ma radio, mon outil de travail, pas une balise de détresse. Je ne peux pas vous la donner. »

Joao restait calme. Il était tout le temps calme. Plus il était calme plus Mohamed sentait le sang bouillir dans ses veines. Il commençait vraiment à raconter n'importe quoi ! Depuis quand ils se vouvoient ? Il nageait en plein délire.

Si Mohamed ne voulait pas en venir aux mains, Joao ne lui laissait pas vraiment le choix.

« Ton outil de travail ? Et bien je vais t'apprendre à l'utiliser ! »

Mohamed n'avait pas eu le temps de se jeter sur Joao que deux gardes-côtes surgirent de nulle part et l'immobilisaient au sol. Ils le maintenaient fermement, dans une position douloureuse et inconfortable. Comment s'étaient-ils retrouvés à bord ?

« Qu'est-ce que vous faites là ! Lâchez- moi ! »

Joao ignorait totalement Mohamed. Il discutait avec les deux mastodontes. Ils paraissaient très familier.

« Il s'est encore jeté sur moi pour m'enlever ma radio. C'est la troisième fois cette semaine. »

Mohamed entendait leurs voix résonner dans son cerveau. Agitation. Confusion. Trouble. Il ne comprenait plus rien. Il avait mal à la tête, mal à la vie.

« Allez venez Monsieur Benbouziz, c'est fini, ça va aller. »

Les deux colosses allongèrent Mohamed dans sa bannette, passèrent des sangles autour de lui avant de disparaître.

Mohamed savait qu'il ne reverrait plus la terre. L'espoir avait aussi quitté les yeux de Jojo. Sa première semaine de travail à l'unité psychiatrique de la maison d'arrêt l'avait épuisé.